

une occupation familière. Amoureux de bonne heure de cette charmante muse, qui initiait mon âme aux harmonies les plus pures, je lui vouai tout mon amour, et j'ai souvent senti depuis qu'elle m'avait donné le sien en échange. J'ai maintenant atteint l'âge de onze ans, et ma muse, aux heures où je m'occupe d'elle, murmure souvent à mon oreille des paroles comme celles-ci : "Essaye donc, et écris les mélodies qui chantent dans ton âme." "Onze ans ! pense-je, mais aurai-je donc assez de dignité pour porter le titre de compositeur ? Que diront les hommes de l'art ? Ma timidité se défendait, mais j'ai dû céder à la muse, et j'ai écrit

Et maintenant comment oser, ô illustre seigneur, déposer à vos pieds les premiers fruits de mon travail ? Et comment espérer que vous daignerez jeter sur cette production un regard paternel et lui accorder la faveur de votre si précieuse approbation ? Oh ! oui, la science, les arts et les talents naissants ont toujours trouvé en vous un maître magnanime et un protecteur puissant, oui vous les avez toujours entourés de la sollicitude la plus éclairée.

C'est donc le cœur plein d'espoir en votre bonté, que j'ose vous présenter ces premiers essais de ma jeunesse. Acceptez-les comme l'offrande respectueuse d'un enfant, et daignez, ô très-puissant seigneur, leur sourire ainsi qu'à leur jeune auteur.

LUDWIG VAN BEETHOVEN

Un critique compétent, J.-S. Dwight, dit à propos de ces trois sonates : "Comme œuvre d'un si jeune enfant, elles sont véritablement remarquables, elles sont écrites d'une façon positive, arrêtée, et l'auteur développe son idée d'une manière à la fois spontanée et logique. Sans nul doute, ce jeune musicien possède le *secret vital* de la sonate, et il en a saisi le principe organique."

Voilà donc Ludwig devenu auteur ! Ses talents sont connus et appréciés de tout Bonn : il est le Benjamin du cercle musical où il vit, et il court le danger d'être gâté par la flatterie, et malheureusement pour le jeune prodige, il lui est impossible d'aller demander à son père des conseils et des exemples. Il idolâtre sa mère, mais elle ploie sous le fardeau de la famille, et elle souffre de mille façons de la mauvaise conduite et des mauvais penchants de son mari. Enfin, quand bien même la veuve de Laym, l'ancien valet de l'électeur, eût été dans une autre position, elle n'aurait jamais su façonner son fils aux usages du grand monde où plus tard il devait vivre.

Dans la grande et belle maison en briques qui existe encore aujourd'hui en face de la cathédrale de Bonn, du côté Est de la place publique où se trouve la statue de Beethoven, demeuraient alors la veuve et les enfants de Hoffgrath von Breuning. Cette famille se distinguait parmi les premières de la ville, par son honorabilité, ses goûts pour les arts et les lettres. Elle jouissait, en outre, d'un grand bien-être matériel. Deux des enfants de Mme von Breuning étaient à peu près du même âge que Beethoven, et les deux autres (car ils étaient quatre), Eléonore, la fille, et Lenz, le troisième fils, étaient assez jeunes pour être ses élèves. Ludwig eut la bonne fortune de devenir le favori de cette famille, et ce fut chez les Breuning, dit Wegeler, qui plus tard épousa Eléonore, qu'il fit connaissance avec la littérature et la poésie allemandes. Sous ce toit ami, Beethoven devait trouver l'occasion de cultiver son esprit et de former ses manières aux usages du monde.

Bientôt il fut traité par les Breuning comme un fils et un frère, passant la plupart de ses journées et de ses soirées chez eux, et demeurant avec eux, pendant les vacances, dans leur maison de campagne sur la route de Cologne à Aix-la-Chapelle. Avec eux, il se sentait à l'aise, tout était plaisir, et il leur devait non-seulement le bonheur, mais aussi le développement de son intelligence. La musique n'était pas négligée pour cela, les membres de cette famille étant tous musiciens. Stephen, le fils aîné, faisait quelquefois sa partie dans l'orchestre de l'électeur.

Personne n'avait autant d'influence sur Beethoven que Mme. von Breuning ; elle savait le rappeler à son devoir lorsqu'il négligeait ses élèves, et le ramener lorsqu'il se laissait emporter par sa nature quelque peu opiniâtre et volontaire. Souvent aussi, lorsqu'elle l'avait chapitré, il se décidait à traverser la place, pour aller donner sa leçon chez l'ambassadeur autrichien qui demeurait en face. Elle le voyait alors s'arrêter devant la porte, hésiter quelques instants, puis rebrousser chemin et revenir brusquement chez elle, tant il avait horreur de donner des leçons. Alors elle se contentait de hausser les épaules et de dire : "Allons, il a son grain de folie encore une fois." La pauvreté qui régnait chez ses parents, et l'amour qu'il portait à sa mère, décidèrent seuls Beethoven à maîtriser cette aversion.

Ce fut donc aux Breuning qu'il dut sa passion pour Plutarque, Homère, Goethe, Shakespeare, pour tout ce qui est grand et beau, passion qui lui inspira plus tard ces élans sublimes qui permirent à son génie d'atteindre les sphères les plus élevées. En effet, sa musique ne communique-t-elle pas à l'âme les émotions les plus profondes et les plus doux enchantements ? Le jeune Beethoven avait l'amour inné du beau, le sentiment de la majesté sublime de la nature, de l'art et de la poésie, ce qui ne l'empêchant pas d'être spirituellement gai et quelquefois même plaisant. Avec les Breuning, toutes ces qualités se développèrent dans la meilleure direction, et le monde musical leur doit en ceci un sentiment de gratitude.

(À continuer)

VARIÉTÉS MUSICALES.

L'ancien ténor de l'Opéra de Paris, Mr G. Roger, a pu blié dans le Figaro (Mai 1872) des souvenirs personnels sur une tournée artistique qu'il fit en Ecosse en septembre 1848, et voici une petite anecdote que nous lui empruntons.

Le samedi 30 septembre, à Edimbourg, vers la fin du déjeuner, lord Kilmarnock, qui prend des leçons de chant de Frédéric Lablache, est venu le voir. C'est un mélomane enragé, son goût touche à la folie. Nous l'avons fait chanter dans la grande salle à manger ; il m'a rappelée une pauvre vieille qui s'appelait Mélanie Dumont, folle de musique et de drame, et qui nous a fait passer à Berlioz et à moi, de si désopilantes soirées. Il a des tics d'un comique irrésistible. Il commence un air, par exemple, si la voix ne sort pas, il tire son pantalon à gauche, et remonte sa bretelle d'un cran, et il recommence l'air.

Arrivé à l'endroit difficile, comme la voix ne sort pas davantage, il passe à la bretelle de droite. Pas de réussite un léger couac. Alors c'est au tour des jarretières, il les tire à droite, à gauche, il remonte ses bas avec la frénésie qu'aurait mise Amphion à gratter sa lyre s'il avait vu que les bêtes lui résistaient ; et tout cela le plus sérieusement du monde.

Quel puissant élément de comique, quel sérieux ! C'est bien là ce qui fait la supériorité des singes et des chiens savants sur nos bouffons, et qui assure à ces artistes *généralis* une si belle place dans les arts. La nature a refusé le rire à leurs traits : ils sont comiques sans le savoir et surtout sans chercher à le paraître.

C'est égal voilà un élève qui n'est pas destiné à faire à Lablache un grand honneur. Je soupçonne fort le professeur d'entretenir auprès de lui ce monomane dans l'intérêt d'une douce gaieté, des digestions faciles, et pour faire enfin

Comme le roi Saladin,
Qui s'amusait le matin

Il m'a raconté que son père avait été sollicité par un riche Anglais, enthousiasmé de son air. *Non più andrai, far-*